

CLAUDE RIVELINE

L'AMOUR
DANS
LA TRADITION JUIVE

Association Consistoriale Israélite de Paris
Département Torah et Société

Claude Riveline est ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur général des mines, et professeur de gestion à l'École des mines de Paris. Il a été, à partir de 1967, l'un des organisateurs du Colloque annuel des intellectuels juifs de langue française, au cours duquel il est intervenu régulièrement.

Il a publié *Oui, j'observe le Chabatt* (1974) et *Oui, je suis moderne et traditionaliste* (1983), publications de l'Agence Juive.

Il a publié dans la présente collection

en 1998 :



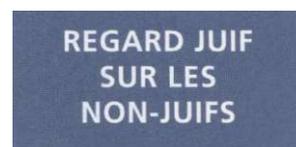
en 2002 :



en 2005 :



en 2007



Remerciements

L'auteur a bénéficié des précieux conseils du Grand Rabbin Gilles Bernheim et de Jacques Lévy, directeur de l'École des mines de Paris.

*Publications du
Département Torah et Société,
dirigé par le Grand rabbin Gilles Bernheim.*

CONSISTOIRE CENTRAL

19, rue Saint-Georges
75009 Paris

Tél. : 01 49 70 88 04

E-mail : secretariatparticulier@grandrabbinatdefrance.com

Sommaire

AVANT-PROPOS

4

Les autres amours et leurs reflets dans la Torah

1. Les amours grecques : Eros et Philia 7
 2. L'amour chrétien : l'Agapé 8
 3. L'amour romanesque depuis Tristan et Iseult 10
 4. L'amour libéré 11
-

Les perplexités juives

1. Le miracle grec, la notion d'Humanité,
et l'Histoire 13
 2. Le christianisme et le célibat 14
 3. L'amour romanesque et le tragique 15
 4. L'amour libéré et la soumission à la nature 17
-

Les singularités de l'amour juif

1. Sexualité et nourriture 20
 - a - Les interdits
 - b - La sanctification du plaisir
 2. La vie ordonnée du couple et de la famille 23
 3. Le respect de la différence 24
 4. «Tu aimeras ton *lointain* comme toi-même » 26
 5. Vers l'amour fraternel 29
 6. Amour et monothéisme 31
-

ANNEXE : LE DÉBAT SUR LA LOI DU TALION

34

avant propos



La tradition juive a des choses utiles à dire sur l'amour, aux Juifs bien sûr, mais aussi aux autres. Idée inattendue, puisqu'il semblait acquis que l'amour comme valeur sacrée n'était apparu qu'avec le christianisme («le cruel Dieu des Juifs...») et il est de fait qu'à l'intérieur même de la littérature traditionnelle juive ce n'est guère un sujet en soi ; elle en traite à propos d'autres choses.

Mais l'amour y est présent partout : dans les récits bibliques, dans leurs commentaires rabbiniques, dans les pratiques des Juifs observants. Présenter ici une synthèse de ces divers apports a pour but de contribuer aux grands débats qui agitent les esprits d'aujourd'hui sur

ce thème. L'amour, en effet, est en crise profonde dans toutes ses manifestations, depuis la vie du couple jusqu'au concert discordant des nations.

A Paris, on dénombre aujourd'hui un divorce pour deux mariages, de nombreux enfants souffrent de vies familiales bouleversées et les vieillards sont trop souvent prostrés dans leur solitude. Faute d'amour, de plus en plus de malheureux succombent aux tentations des sectes et de toutes sortes de débauches.

A l'échelle des nations, on dénombre des centaines de millions de victimes de la famine, produit de la bêtise humaine et nullement de la cruauté de la nature, d'après Amartya Sen, prix Nobel d'économie 1998 ; les téléspectateurs de toute la planète ont assisté passifs aux massacres du Rwanda, du Kosovo, de Tchétchénie, etc...

D'immenses progrès techniques n'ont aucunement été accompagnés de progrès en amour.

Les Juifs sont pour l'essentiel des hommes comme les autres, ils souffrent des mêmes souffrances et des mêmes inquiétudes et leurs modèles mythiques, les personnages bibliques les plus marquants comme Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, David, nous le verrons, ont éprouvé les mêmes maux d'amour que ceux qui sont évoqués dans la littérature de l'Occident.

Mais les Juifs diffèrent sur deux points importants : la sanctification de l'Histoire et la sanctification des gestes ordinaires de la vie. «Histoire», en hébreu se dit «toldoth» où l'on distingue la racine «yeled», l'enfant. L'histoire humaine, dans la tradition juive, est matérialisée par la suite des engendremets. C'est un projet commun au Créateur et aux hommes, où l'amour joue un rôle central.

Par ailleurs, beaucoup de gestes du Juif traditionaliste sont imbibés de significations religieuses, même les plus humblement quotidiens. Six cent treize impératifs et interdits balisent sa vie. Comme cela fait des millénaires que cela dure, en dépit des déperditions massives, physiques et idéologiques, qu'a subies le peuple hébreu, le poids du quotidien dans la vie des sentiments est un sujet qui occupe beaucoup de place dans la tradition. Le présent petit traité vise à présenter à tout un chacun les traits saillants de cette sagesse.

Cette présentation suivra le plan suivant :

- seront d'abord évoquées les grandes théories de l'amour successivement apparues dans la culture de l'Occident, en privilégiant celles qui sont toujours vivantes aujourd'hui. Il s'agit de l'amour grec selon Platon, de l'amour chrétien, de l'amour romanesque et de l'amour

libéré. Dans chaque cas, je montrerai que la tradition juive dispose d'exemples et d'enseignements analogues;

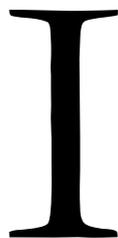
- malgré ces similitudes, nous verrons que chaque sorte d'amour ainsi distinguée comporte des aspects étrangers aux conceptions juives;

- il sera ensuite question des singularités, souvent très insolites, de ces conceptions juives : on verra que les lois de la sexualité y sont proches de celles de l'alimentation; qu'un grand moyen pour pérenniser les sentiments est la ritualisation des gestes de la vie commune; que le véritable amour n'est pas fusionnel, mais au contraire fondé sur la singularité des partenaires ; que l'amour le plus important dans la conception juive de l'Histoire n'est pas l'amour du couple, mais l'amour fraternel, en tant qu'archétype de l'ordre économique et politique;

- enfin, il sera montré que ces réflexions sur l'amour jettent une vive lumière sur la compréhension juive du monothéisme : l'amour du Juif pour Dieu, comme son amour pour autrui, est davantage une tâche, une contribution volontaire à l'Histoire, qu'un état naturel ou une grâce reçue.

En appendice, nous examinerons le célèbre impératif dit du Talion : «*tu prendras œil pour œil, dent pour dent*»

*Les autres
amours
et leurs reflets
dans la Torah*



L'amour a toujours été une grande affaire de l'humanité, en tous temps, et à tous les âges. On ne sait pas grand chose sur la manière dont il est ressenti et vécu car les âmes et les chambres à coucher gardent leurs secrets. Mais l'amour est bavard, et faute de savoir comment il est vécu, on dispose d'une immense littérature sur ce qui en est dit. Afin de situer ce qu'apporte la conception juive, il est bon de la mettre en regard des autres conceptions qui ont cours dans la culture occidentale. Celles-ci se regroupent commodément selon l'époque de leur apparition, et nous verrons successivement :

- les amours grecques
(depuis le IV^e siècle av. JC)
- l'amour chrétien
(depuis les Evangiles)
- l'amour romanesque
(depuis le XII^e siècle)
- l'amour libéré
(de nos jours)

1

**Les amours grecques :
Eros et Philia¹**

Un célèbre dialogue de Platon, le Banquet, est entièrement consacré à l'amour. C'est une conversation avec Socrate, où figure parmi les convives le poète Aristophane, dont l'intervention est restée célèbre. Il explique que les premiers humains étaient des êtres doubles : des mâles, constitués de deux hommes accolés avec quatre jambes, quatre bras mais une seule tête, des femelles constituées de deux femmes, et des androgynes constitués d'un homme et d'une femme. Ces premiers humains ayant manqué de respect aux Dieux, ces derniers les ont punis en les coupant en deux et depuis, chacun est à la recherche de sa moitié perdue. C'est la source de l'Eros. Les androgynes ont donné les hétérosexuels, et les deux autres les homosexuels des deux sexes. Il est clair que Platon et son maître Socrate portent un jugement négatif sur

l'Eros ainsi expliqué. C'est un manque, une souffrance, une véritable maladie.

Fondamentalement, c'est une demande et non une offrande. L'autre version de l'amour grec, la Philia, plus particulièrement développée par Aristote, est au contraire un don de soi. C'est le sentiment que porte une mère à son enfant. C'est lui qui domine dans les liens d'amitié, et l'amour conjugal est particulièrement précieux lorsqu'à l'Eros s'ajoute la Philia. Une telle réussite est illustrée par le couple mythologique de Philémon et Baucis, pauvres paysans qui ont donné aux dieux une si parfaite image d'harmonie qu'ils eurent la faveur d'être métamorphosés, après leur mort, en deux arbres merveilleux aux branches entrelacées.

Dans la tradition juive, l'opposition entre Eros et Philia se retrouve dans un enseignement de la Michna² : *«Tout amour qui est lié à un contenu précis est éphémère ; tout amour qui n'a pas de contenu précis ne connaît pas de fin. Un exemple du*

¹ Cf. «Petit traité des grandes vertus» d'André Comte-Sponville ; PUF 1995.

² La loi écrite, la Torah, constituée par les cinq livres bibliques de Moïse, est explicitée par la loi orale, dont le texte, compilé au II^e siècle ap. JC s'appelle la Michna. Les Pirké Avot (traité des principes) est l'un des soixante-trois traités qui la composent. La Michna et son commentaire ultérieur la Guemarah constituent ensemble le Talmud.

premier type est fourni par Amnon et Tamar ; du second type par David et Jonathan» (Pirké Avoth V. 19). Expliquons ces deux illustrations.

Amnon était un fils du roi David, qui s'est épris de sa demi-sœur Tamar au point d'en tomber malade. Il réussit par ruse à l'attirer seule dans sa chambre et il la viole en dépit de sa vive résistance. Aussitôt ce forfait commis, il lui porte une haine qui va jusqu'à une intention de meurtre (II Sam 13).

Par contraste, l'affection de Jonathan, fils du roi Saul, pour le futur roi David, est touchante et sans limites³. Jonathan protège David contre la volonté de Saul son père de le mettre à mort, sans cesse déchiré entre son respect filial et sa fidélité à son ami. (I Sam *passim*).

Un exemple d'amour de type Philia entre deux femmes est fourni par le livre de Ruth. Cette jeune veuve moabite, donc étrangère au peuple hébreu, est considérée comme le premier exemple de conversion au judaïsme, conversion concrétisée par la brûlante déclaration d'allégeance de Ruth à l'égard de sa belle-mère Noémie : *«Où tu iras, j'irai, où tu dormiras, je dormirai, ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu ; où tu mourras, je mourrai, et j'y serai ensevelie...»*. (Ruth I 16 et 17).

Enfin, une réplique juive du couple de Philémon et Baucis peut être

trouvée dans le couple des patriarches Isaac et Rébecca : il n'a pas connu d'autre femme et elle n'a pas connu d'autre homme. Le texte biblique, fait rare, indique que d'emblée il l'aima (*«Il la conduisit dans la tente de sa mère défunte Sarah, il l'épousa et il l'aima...»* (Gen XXIV 67)) et, fait encore plus rare, nous les voyons faisant joyeusement l'amour *«Abimelekh, roi des Philistins, regarda par la fenêtre et il vit Isaac qui réjouissait Rébecca sa femme. Il fit venir Isaac et lui dit : mais c'est ta femme !*

pourquoi m'as tu fait croire que c'était ta sœur ?» (Gen XXVI 8 et 9). Nous reparlerons aussi de ce couple et de sa perfection marmoréenne, car elle a eu des conséquences dramatiques sur sa descendance.

2

L'amour chrétien : l'Agapé

Le christianisme a innové avec une troisième conception de l'amour, plus généreuse encore que la Philia : c'est l'Agapé, traduit parfois par

³ C'est bien d'amour et non pas d'amitié qu'il est ici question en hébreu, mais sans connotations sexuelles.

charité ; mot trop restrictif en français, car il n'évoque que le don du riche au pauvre. En fait, l'amour-Agapé est un sentiment comparable à l'attitude de Dieu vis-à-vis de Sa création : c'est une bienveillance, un désir de vie qui s'étend à tout et à tous.

Bien que la longue histoire des églises chrétiennes ne soit pas exempte d'épisodes violents, on ne peut pas nier qu'elles ont donné corps à la notion d'humanité, au respect dû à tous les humains sans exception. C'est ainsi que dans les pays chrétiens les églises ont assuré pendant des siècles à elles seules ou peu s'en faut l'enseignement des enfants et la santé publique.

Les thèmes de l'amour divin et de l'amour que doivent se porter les hommes est tout aussi présent dans la tradition juive. Dans le psaume 145, chanté trois fois par jour à tous les offices synagogaux, le verset 9 proclame : *«La bonté de l'Eternel s'étend à toutes choses et son amour à toutes ses créatures»*. Le verset 18 du chapitre XIX du Lévitique ordonne *«... tu aimeras ton prochain comme toi-même...»*.

Pour le cas où il y aurait un doute sur la personne de ce fameux prochain, le verset 34 de ce même chapitre complète : *«... tu aimeras l'étranger comme toi-même, car tu as été étranger au pays d'Egypte»*.

Mais, dans le judaïsme, les faits concrets et les rites sont au moins

aussi porteurs de signification que les textes, et il en est un particulièrement frappant, c'est le couple de chérubins en or qui abritaient de leurs ailes l'arche d'alliance. Cette arche était une boîte rectangulaire contenant les tables de la loi, qui était logée à l'endroit le plus sacré du temple, le Saint des Saints, où ne pénétrait que le Grand Prêtre le jour de Kippour.

Or, il est dit que ces deux anges avaient des visages d'enfants de sexes opposés qui se faisaient face. Cette indication prend tout son relief quand on sait que le deuxième des dix commandements interdit avec une vigueur particulière de rendre un culte à une image. Or, c'est de l'intervalle entre ces deux visages que jaillissait la parole divine qui dictait la loi à Moïse. Les commentateurs juifs voient là une illustration du fait que Dieu réside de préférence là où les relations humaines sont empreintes d'amour. C'est ainsi que, depuis la destruction du Temple de Jérusalem, c'est la table familiale, lieu de rencontre du social, de l'économique et de l'affectif, plus que la synagogue, qui en est le substitut. Là où règne l'amour, là Dieu se réjouit de Sa création.

On trouve de cette affirmation une illustration dans la comparaison entre la génération du Déluge et celle de la tour de Babel. Nulle part il n'est écrit que ceux du Déluge

avaient défié le Créateur ; en revanche, les constructeurs de la tour avaient pour ambition explicite de prendre sa place au ciel (Gen. XI 4). Leur punition s'est bornée à une confusion des langues, alors que la quasi-totalité de l'humanité avait péri dans les flots du Déluge. Les commentateurs juifs expliquent que c'était la sanction de la violence qui s'était répandue en leur sein. Dieu pardonne à peu près tout aux hommes quand ils s'entendent bien, fût-ce pour construire une tour impie.

3

L'amour romanesque depuis Tristan et Iseult

Le coup de foudre, la passion qui surmonte tous les obstacles, les amants que seule la mort peut séparer, voilà ce que notre culture associe usuellement à l'idée d'amour. Or, Denis de Rougemont, auteur du classique «L'amour et l'Occident» (collection 10-18, 1962, 1^{ère} édition 1938) affirme que cette idée de l'amour n'est apparue qu'au XII^e siècle avec le roman «d'amour et de mort»,

comme l'annonce d'emblée la première phrase, de Tristan et Iseult. Bien qu'on ignore son premier auteur, et qu'il en ait circulé cinq versions, la trame est toujours la même : il était une fois un roi normand, Marc, qui se fiança par correspondance avec une princesse irlandaise, Iseult. Il envoya son neveu Tristan chercher sa future femme. La nourrice de celle-ci avait préparé un philtre d'amour qu'Iseult devait partager avec son mari afin qu'ils s'aiment toujours. Mais sur le navire du retour, une funeste manœuvre fit que le breuvage fut partagé entre Iseult et Tristan. Ils s'aimèrent alors follement, mais secrètement, sous le regard soupçonneux de Marc, et après bien des aventures, ils moururent l'un et l'autre de chagrin. Denis de Rougemont démontre de manière assez convaincante que toute la littérature de l'Occident a brodé sur ce mythe, notamment le théâtre tragique et les comédies de l'âge classique, les romans du XIX^e siècle, jusqu'à la filmographie américaine moderne du «romance». On trouve toujours quelque chose de socialement défendu dans l'union en cause (par exemple dans le triangle du mari, de la femme et de l'amant des comédies de boulevard) et l'impérieux verdict du destin qui précipite les partenaires l'un vers l'autre. L'amour romanesque n'est pas fréquent dans le récit biblique, mais

il y est présent, notamment dans les tumultueuses relations du patriarche Jacob et de son épouse préférée Rachel. Leur première rencontre est un impressionnant coup de foudre (Gen XXIX). Fuyant, sur le conseil de sa mère Rébecca, la colère de son frère Esau, Jacob arrive au pays de son oncle Laban et aperçoit pour la première fois sa cousine Rachel («belle de taille et de visage») près d'un puits. Or, ce puits était obstrué par une lourde pierre, que tous les bergers réunis pouvaient à peine déplacer. Jacob, soudain saisi d'une force surhumaine, déplace la pierre, fait boire les brebis, puis «embrasse Rachel, lève la voix et pleure». Il court ensuite réclamer sa main à Laban, qui exige au préalable sept ans de travail. *«Ces années furent aux yeux de Jacob comme quelques jours, tant il l'aimait»*, dit le texte.

Les autres thèmes du roman d'amour typique sont présents. Le caractère illicite de l'union est représenté par le fait que Rachel est une cadette, et Jacob sera contraint d'épouser d'abord sa sœur aînée Léa et pour cela, il devra travailler sept ans de plus. Alors que Léa est prolifique, Rachel reste longuement stérile, ce dont elle fait violemment grief à Jacob. Enfin elle meurt en mettant au monde son deuxième fils, Benjamin, frère de Joseph, laissant Jacob inconsolable. Nous reviendrons sur le fait que l'amour romanesque finit toujours mal.

4

L'amour libéré

La législation française a donné récemment avec le PACS un statut légal à des couples d'homosexuels, suivant en cela les précédents de plusieurs pays européens. La philosophie sous-jacente réside dans la constatation que deux individus peuvent désirer vivre ensemble, sans faire de tort à personne, et bénéficier de quelques-uns des avantages légaux des couples mariés. Ces alliances ne sont pas réservées aux homosexuels, mais viennent consacrer la reconnaissance d'amours libérées, entendez libérées des interdits religieux et moraux qui pesaient sur de telles unions.

Libération limitée au demeurant, car beaucoup d'unions restent en marge de la loi pour des raisons d'inceste ou de polygamie par exemple. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit de l'acceptation officielle d'amours sans finalité autre que la satisfaction du désir des partenaires.

La Bible n'ignore pas la possibilité d'unions sexuelles en marge de la morale dont l'issue contribue malgré tout à la réussite de l'Histoire. C'est le cas de l'union de Juda et de Tamar⁴, et celle du roi David et de Bethsabée.

⁴ Simple homonyme de Tamar, la fille de David victime d'Amnon (cf. ci-dessus).

La Genèse (chap XXXVIII) nous présente Juda, le fils de Jacob, le majestueux Juda qui a donné son nom au Judaïsme, s'offrant les faveurs d'une prostituée rencontrée sur la route. Ce qu'il ne sait pas, c'est que cette femme est sa propre bru déguisée, qui veut ainsi réparer la faute de Juda qui refuse de lui donner pour mari Chela, son troisième fils, après la mort de ses deux premiers maris Er et Onan, frères aînés de Chela, ainsi que la tradition dite du lévirat l'exige. Cette vulgaire fornication donnera naissance à des jumeaux, dont Péretz, ancêtre de David, ancêtre du Messie. Le texte n'en fait aucunement le reproche à Juda, car bien que son comportement soit critiquable, ce n'est pas formellement une transgression de la loi, et ses conséquences sont bénéfiques.

Il en va tout autrement pour les amours adultérines de David et de Bethsabée (II Sam XI) : *«Le soir, David se leva de sa couche et se promena sur la terrasse de la demeure royale, d'où il aperçut une femme qui se baignait ; elle était fort belle. David se renseigna sur cette femme. On lui répondit : c'est Bethsabée, fille d'Eliam, l'épouse d'Urie le Héthéen. David envoya la chercher; il cohabita avec elle, et elle devint enceinte»*. Puis David envoie Urie, qui était officier dans son armée, se faire tuer au front.

Ce grave péché vaut au roi David de

violents reproches de l'Eternel par la voix du prophète Nathan. La sanction immédiate est la mort de l'enfant ainsi engendré. Mais l'enfant suivant sera Salomon, le plus sage des rois.

Ainsi, dans ces deux cas, le seul appel du désir oriente le destin de manière conforme au projet divin. Ce n'est pas toujours le cas. La sexualité sans morale peut être criminelle et sanctionnée comme telle. C'est ainsi que le rapt des belles femmes par les hommes puissants fut une des causes du Déluge (Gen. VI, 2). Mais des engendremens, fût ce par des voies de traverse, tels que les aventures de Juda et de David évoquées à l'instant, comportent toujours des virtualités de salut. C'est ainsi que les amours incestueuses de Loth et de ses filles, après la destruction de Sodome et Gomorrhe, conduisent à la naissance de Moab, lui aussi ancêtre du Messie.

La Torah n'accorde aucune place à l'homosexualité. Nous y reviendrons. A cette dernière exception près, tous les visages de l'amour qu'a reconnus l'Occident trouvent leurs répliques dans la tradition juive. Mais dans chaque cas, une conscience imprégnée de cette tradition relève des traits d'étrangeté qui laissent perplexe, dans la mesure où elle n'associe pas à l'idée d'amour les mêmes licences et les mêmes interdits que ces quatre écoles de pensée. C'est ce que nous allons voir à présent.

II

Les perplexités juives

1

Le miracle grec, la notion d'Humanité et l'Histoire

Les Grecs d'Athènes ont donné de l'humain une expression sublime par la beauté de leur langue, la puissance de leurs philosophies et la perfection de leurs arts. Chez les Juifs, la traduction de la Bible en grec, connue sous le nom de Septante, est considérée comme un livre saint, seule traduction bénéficiant de ce privilège.

Mais ce miracle grec aveugle l'Occident sur le fait que ces merveilleux rhétoriciens étaient à

bien des égards des sauvages selon nos critères d'aujourd'hui. Alors que la Bible professe que tous les hommes sont issus du même couple, les Grecs n'avaient, sauf exception, guère de considération pour les barbares et les métèques et aucune pour les esclaves. Ces derniers étaient entièrement soumis à l'arbitraire de leur maître, qui avait sur eux droit de vie et de mort. Même un fils d'homme libre n'avait guère d'existence juridique tant que son père était vivant, et les femmes, dont les déesses donnaient pourtant de si séduisantes idéalizations, étaient hermétiquement recluses dans leurs gynécées. La Torah prévoit que les Juifs puissent posséder des esclaves, mais ceux-ci étaient entourés de tant de respect que leur condition était à bien des égards plus favorable que celle de certains salariés modernes.

Par ailleurs, bien que l'on attribue classiquement à Hérodote et à Thucydide l'invention de l'historiographie, les Grecs anciens n'avaient aucune notion cohérente de l'Histoire. Ils ont publié des récits exemplaires, mais leur conception du temps était dominée par le thème de l'éternel retour.

Leur préoccupation était la recherche de la perfection et ils ne voyaient pas de passage de relais dans la succession des générations. Platon lui-même considérait le désir d'enfanter comme une passion vulgaire.

La tradition juive se situe à l'extrême opposé.

Comme je l'ai indiqué en avant-propos, les engendrements constituent à ses yeux le tissu même de l'Histoire et celle-ci est tendue vers un projet messianique. Quant aux femmes, bien que leur condition soit passée par des phases de sujétion au cours des siècles, leur rôle dans l'édification du destin collectif est au moins égal à celui des hommes, comme le montrent les vaillantes matriarches et prophétesses des Ecritures.

Aussi bien est-il généralement admis que, si la culture grecque a livré au monde la logique et les arts plastiques, c'est à la culture hébraïque que l'on doit l'idée d'un sens à l'Histoire.

2

Le christianisme et le célibat

La valeur positive attachée par tel ou tel aspect de la doctrine chrétienne à l'abstinence sexuelle pour les médiateurs entre Dieu et les hommes est totalement étrangère au judaïsme. Dans la tradition juive, le refus du mariage est un péché, la stérilité un malheur, pour la femme comme pour l'homme. Si, comme nous le verrons ci-après, les relations sexuelles sont minutieusement policées et limitées, il n'est attaché aucune image négative aux rapports proprement dits, pas même pour les prêtres.

Bien au contraire. Un détail pittoresque montre jusqu'où va cette importance du mariage. Il est dit dans le Lévitique que le Grand Prêtre officiait seul, le jour si solennel de Yom Kippour, pour obtenir le pardon des péchés du peuple. Or, il devait impérativement être marié. La Michna indique que, pour le cas où son épouse viendrait à mourir le jour même, une autre épouse était prévue. Une opinion suggère qu'il n'y a pas de raison de s'en tenir là et de ne pas en prévoir plusieurs autres, mais la majorité des sages conclut qu'il ne faut pas exagérer !

Quant au péché d'Adam et Eve, souvent associé en Occident au péché de chair, il a suscité d'abondants commentaires rabbiniques, mais il est exceptionnel qu'ils y trouvent un aspect sexuel. Le commentateur Rachi (XI^e siècle) déduit même d'une singularité grammaticale du texte hébreu qu'Eve avait déjà conçu Caïn et Abel au moment de l'affaire du fruit. Ce premier couple avait d'ailleurs reçu l'ordre de procréer comme toute première parole divine.

Il ne manque pas de traditions spirituelles, notamment orientales et extrême-orientales, qui mettent la chasteté parmi les attributs de la sainteté, mais rien de tel dans le judaïsme.

3

L'amour romanesque et le tragique

Tristan et Iseult meurent tragiquement sans avoir connu de bonheur tranquille, il en va de même pour Roméo et Juliette, pour Paul et Virginie et tant d'autres amants de rêve. Quand l'histoire finit bien et qu'ils arrivent à se marier, c'est

l'amour qui meurt : voyez *Candide* et *Cunégonde*, chez Voltaire. «*Il n'y a pas d'amour heureux*» proclame le poète Louis Aragon, affirmation évidemment contestable, car tout le monde connaît des couples réussis; par ailleurs, beaucoup de romans, notamment les contes pour enfants, se terminent par : «*Ils se marièrent, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants*». Mais l'histoire s'arrête généralement là.

Il est vrai que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Il est exceptionnel que les romans classiques mettent en scène d'heureuses amours conjugales, et la vie des couples mariés est le plus souvent représentée comme ennuyeuse ou orageuse. En littérature, l'amour ne semble flamboyant que dans la transgression et la tragédie.

Rien de tel dans la tradition juive. Les amours bibliques difficiles évoquées ci-dessus sont des exceptions, la norme des amours juives étant la légitimité et l'heureuse durée, même sans intervention des enfantements. C'est particulièrement explicite dans le *Cantique des Cantiques*. C'est un magnifique chant d'amour à deux voix, d'une sensualité brûlante (il commence par «*Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. Tes caresses sont plus douces que le vin, et tes parfums sont suaves à respirer...*»), et qui met en scène un berger et une bergère qui se cherchent, s'aiment délicieusement, se perdent et se

retrouvent. La présence de ce poème profane dans la Bible hébraïque s'explique par les interprétations pieuses qui en ont été données (les amours en question seraient une transposition allégorique des relations entre Dieu et le peuple d'Israël). Ce chant est lu tous les vendredis soirs dans beaucoup de synagogues. Car le symbolisme conjugal est constant pour évoquer les relations entre la Communauté d'Israël et le repos chabattique. C'est le thème du célèbre poème «Leh'a dodi» lui aussi chanté en chœur dans toutes les synagogues à l'entrée du chabat, dont le refrain signifie «Viens mon bien-aimé à la rencontre de ta promesse; accueille la fiancée chabat». Le bien-aimé en question est le peuple d'Israël, qui assume donc tantôt un rôle féminin, tantôt un rôle masculin dans ces métaphores amoureuses.

Les amours mises en scène dans le Cantique des Cantiques sont aussi passionnées que celles des plus exaltés des amants célébrés par les romanciers et les poètes. Les délices des caresses, des parfums, des enlacements, de la vision des corps bien-aimés sont évoqués en termes vifs encore que parfaitement pudiques, mais pas de trace de péché, de transgression de normes morales ou sociales. Beaucoup de commentateurs pensent même que les héros sont mari et femme. La bergère rêve d'emmener son berger

chez sa mère (Cant III. 4) et regrette même de ne pas être sa soeur (nous y reviendrons) (Cant VIII. 1). La mort est évoquée, mais pour être aussitôt niée («L'amour est fort comme la mort» Cant VIII. 6), et cette force de l'amour est comparée à celle du feu divin (ibid.).

C'est la volupté de l'union du couple et elle seule qui est ainsi chantée. La perspective de fonder une famille n'est pas citée, ce qui est cohérent avec le fait que le devoir du mari juif à l'égard de son épouse est double : la satisfaire amoureusement et lui donner des enfants. Ces deux impératifs ne sont pas confondus et l'un ne dispense pas de l'autre.

Cela étant, le Cantique des Cantiques a fasciné de nombreux auteurs chrétiens, depuis Saint Bernard de Clairvaux et Sainte Thérèse d'Avila, jusqu'au pape Jean-Paul II, et d'éminents laïcs, comme Ernest Renan⁵. La sainteté du lien conjugal est célébrée par les églises chrétiennes et beaucoup d'entre elles admettent le mariage des prêtres. Par ailleurs, les amours suaves nourrissent littérature populaire et sa version la plus moderne, les romans-photos. Si donc les Juifs revendiquent une certaine originalité en la matière, c'est qu'une telle suavité est considérée comme la norme de la vie des couples, protégée par de minutieux rituels que j'évoquerai plus loin, et qu'aucun aspect dramatique n'est requis pour donner à leur amour tout son feu.

⁵ Cf. *Le chant de l'amour*. Jean François Six. Flammarion. 1995.

4

**L'amour libéré
et la soumission à la nature**

La théorie moderne de l'amour libéré est un fruit du freudisme. Sigmund Freud, constatant que beaucoup de désordres mentaux pouvaient s'expliquer par la répression des pulsions sexuelles, a ouvert, bien involontairement semble-t-il, la voie à l'idée qu'il est dangereux pour la santé de ne pas répondre aux appels de la nature. Cette position était cohérente avec le climat de naturalisme qui s'est répandu à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, de la foi dans la science et le progrès, et de la méfiance à l'égard de la «morale judéo-chrétienne», source des refoulements et des complexes.

Cette épithète de «judéo-chrétienne» est un amalgame contestable, car la morale juive est, si curieux que cela paraisse, assez proche de la position freudienne. La Torah professe un optimisme résolu à l'égard des plaisirs terrestres, et les récompenses promises aux hommes s'ils réalisent la volonté divine sont formulées en terme de richesses matérielles de toutes sortes. Un enseignement

traditionnel affirme que la première question qui sera posée aux âmes le jour du jugement dernier sera : de toutes les jouissances qui ne t'étaient pas interdites, desquelles t'es-tu volontairement privé ? L'ascèse apparaît ainsi comme une impolitesse à l'égard du Créateur, comme celle d'un invité qui refuserait des plats.

En matière d'amour, il est recommandé de marier les garçons dès l'âge de dix-huit ans et les filles dès qu'elles sont nubiles. Toutefois, les aventures extra-conjugales, sans être interdites, sauf avec des partenaires prohibés par nature, sont considérées comme inconvenantes. La satisfaction des instincts, oui, mais dans un cadre policé.

C'est la grande différence avec l'amour libéré. Les petites annonces de rencontres comprennent souvent la mention «... et plus, si affinités». Cette formule amène à s'interroger sur les origines des affinités en question. Qu'arrivera-t-il si elles viennent à s'affadir et disparaître ? La fragilité des unions et la souffrance qu'infligent les séparations aux partenaires et à leurs enfants sont des conséquences de cette soumission aux indications du destin.

Quant à l'homosexualité, on ne connaît dans la Bible aucun exemple d'un bien quelconque produit par une telle alliance, et l'homosexualité masculine est même punie, au moins en théorie, de la peine capitale.

L'explication habituellement avancée est qu'une telle union mime la reproduction, mais dans un refus d'altérité. L'homosexualité féminine quant à elle ne fait l'objet d'aucune mention, mais elle est condamnée par les commentaires rabbiniques, non sur le plan pénal, mais en tant qu'inconduite choquante.

Le divorce existe chez les Juifs. Mais

le mariage est conçu, comme chez les Chrétiens, comme le projet d'une vie, même s'il est né d'une attraction amoureuse sans mobile de raison. Cette combinaison de soumission à la nature et de soumission à la loi divine tient une place centrale dans la conception juive de la vie, et nous aurons à en examiner ci-après plusieurs aspects.

III

Les singularités de l'amour juif

Jusqu'ici, il n'a été question de l'amour juif qu'au regard des conceptions de l'amour qui régissent en Occident, d'abord pour relever les similitudes, ensuite pour signaler les différences. A présent, je vais me préoccuper des aspects qui n'existent que dans le judaïsme, et qui ont trait, soit aux gestes quotidiens, soit aux grandes options morales et métaphysiques.

A vrai dire, je suis convaincu que tous les hommes se posent les mêmes questions, et rien ne m'assure que chacun des aspects propres aux Juifs ne trouve sa réplique dans d'autres familles humaines. Mais les aspects que je vais développer ci-après ont simplement pour caractéristiques d'étonner mes amis non-juifs.

Il importe de préciser ici qu'il existe d'innombrables Juifs qui n'observent pas ou pas complètement les rites en

question et qui ne partagent pas les convictions sous-jacentes. Les Juifs ne constituent pas une collectivité homogène, et on ne peut pas en dire grand chose sinon qu'ils ressemblent à l'infinie variété des non-juifs auxquels ils se sont peu ou prou assimilés. Je m'en suis expliqué dans l'avant-propos du «Petit traité pour expliquer le judaïsme aux non-juifs».

Je vais donc limiter mon propos aux prescriptions et aux enseignements de la Torah, car c'est cela que tous les Juifs ont en commun, même s'ils n'en sont pas conscients. Etre Juif, c'est se réclamer de la Torah ou avoir eu des ancêtres qui s'en réclamaient.

Or, la Torah est d'abord un mode de vie, qui s'étend à tous les aspects de l'existence concrète, et pas seulement un corpus de convictions assorti de pratiques proprement

religieuses. Cette remarque éclaire la délicate question des mariages mixtes, si souvent invoqués dans les communautés juives d'aujourd'hui.

Un mariage où l'un des conjoints n'est pas juif ne peut être un vrai mariage juif que si le couple et la famille vivent en conformité avec les prescriptions de la Torah et si les enfants sont indiscutablement juifs. La question est plus simple si c'est la femme qui est juive, car le judaïsme se transmet par les femmes, mais dans tous les cas la conversion préalable du partenaire non-juif est nécessaire. C'est un parcours difficile, mais tout être humain qui le souhaite vraiment peut devenir juif.

Sexualité et nourriture

Festoyer et faire l'amour sont souvent associés dans l'évocation des joies du corps, mais c'est dans un tout autre sens que ces deux activités se ressemblent dans la tradition juive. Tout d'abord, ce sont des impératifs religieux, les deux modalités

essentielles de sanctification du monde. Mais, étant communes aux bêtes et aux hommes, elles exposent ces derniers à des risques de chute. Aussi se ressemblent-elles par l'abondance et la précision des réglementations traditionnelles, le plus souvent restrictives, qui s'y appliquent : les relations amoureuses ne peuvent avoir lieu qu'entre des partenaires autorisés, et moyennant des précautions exigeantes désignées sous le nom de «règles de la pureté familiale». De même, les aliments permis («cachère» est l'épithète traditionnel) sont également limités, et leur préparation requiert des rituels précis : ce sont les règles de la «cacherout».

a) Les interdits

Des tabous liés à l'inceste sont présents dans toutes les cultures, mais les interdits alimentaires sont plus rares. La Bible ne permet aux Juifs de manger, parmi les animaux terrestres, que ceux qui ruminent et ont le sabot fendu (en fait, les quadrupèdes herbivores), parmi les animaux aquatiques, que ceux qui ont des nageoires et des écailles, et parmi les oiseaux, ceux qui ne figurent pas dans une liste interdite. Aucune justification n'est fournie par le texte biblique.

Il en va de même pour les unions sexuelles interdites. On y retrouve

des prohibitions connues de la plupart des civilisations (père-fille, frère-soeur, etc..) et d'autres plus inattendues (tante-neveu est interdit, mais oncle-nièce est permis). A quoi s'ajoute l'adultère, c'est-à-dire le rapport entre une femme mariée et un homme autre que son mari. L'adultère du mari n'est pas mentionné. Cette dissymétrie choquante est expliquée par le fait que le mariage est un contrat par lequel une femme se réserve à son conjoint, mais pas l'inverse, puisque la polygamie est permise (elle ne l'est plus aujourd'hui).

Autant un rapport sexuel permis est un acte d'une suprême sainteté, autant la sanction biblique d'un rapport sexuel interdit est terrible, pour les coupables comme pour leur descendance. Ils sont exposés à la peine capitale, et l'éventuel enfant est un «mamzère» (bâtard), sorte de hors-caste qui ne pourra jamais épouser un Juif ou une Juive. Alors que la condamnation à mort a toujours été purement théorique même à l'époque du Temple, où il existait des tribunaux rabbiniques qualifiés pour la décréter, la condition de «mamzère» avec ses conséquences s'observe encore de nos jours.

La sanction biblique de la consommation des nourritures interdites est évidemment plus légère, mais dans le jugement social, le fait de manger ou non cachère

pèse lourd, car il a des effets concrets sur l'identité des personnes : chez qui elles mangent, où elles achètent leur nourriture, et de là où elles habitent : il n'y a pas de boucheries appropriées partout, car elles nécessitent une surveillance rabbinique permanente.

De plus, entre partenaires permis en amour comme pour la consommation d'espèces animales autorisées, des rituels précis doivent être observés.

Dans le cas de la nourriture, il faut ménager une complète séparation entre nourritures lactées et nourritures carnées, ce qui nécessite deux vaisselles et deux batteries de cuisine. En outre, l'animal permis doit être sacrifié rituellement et lavé de son sang par un séjour aux règles précises dans l'eau et dans le sel avant d'être préparé et consommé.

Dans le cas des rapports conjugaux, la pureté familiale interdit tout contact physique entre mari et femme dès le début des règles, période qui se poursuit sept jours après la fin de celles-ci. Il en résulte qu'un couple juif pratiquant s'abstient environ douze jours par mois. A l'issue de cette période, l'épouse s'immerge intégralement dans un bain rituel («miqvé»), avant de reprendre ses rapports avec son mari. Cette dernière exigence a bien sûr des conséquences sur le lieu d'habitation de la famille, car il n'y a pas de miqvé dans toutes les villes. On voit donc que la vie amoureuse

du couple juif et l'alimentation cachère sont étroitement réglementées par la Torah. On pourrait en déduire qu'il y a dans ces deux occasions de jouissance quelque chose d'intrinsèquement mauvais, ou au moins suspect, comme on l'observe dans de nombreuses traditions ascétiques de par le monde. Or, il n'en est rien, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises : les amours des patriarches sont célébrées par le texte biblique, même les amours coupables peuvent être sources de salut, et la symbolique des chérubins sur l'arche d'alliance place la tendresse charnelle au cœur du divin.

b) La sanctification du plaisir

En zoologie, les deux premières questions que l'on se pose sur une nouvelle espèce animale concernent son alimentation et sa reproduction. C'est par là, nous l'avons dit, que l'espèce humaine est aspirée vers le bas, et l'on comprend que les hommes épris de perfection se méfient de ces deux aspects de leur condition charnelle. La singularité du judaïsme réside dans une sorte de défi, de pari, consistant à diviniser l'animalité de l'homme. Cela repose sur la foi dans la révélation par le Créateur des règles

à observer pour être proche de Lui, pour Lui ressembler. Sexualité et nourriture font l'objet des deux premiers commandements de cette loi («*croissez et multipliez*», «*de tous les arbres du jardin tu mangeras*»). Ce ne sont pas des concessions, mais des moyens de sainteté. Comme preuves, il faut souligner que le rituel du Temple de Jérusalem est fait pour l'essentiel de repas, comme la célébration du chabat et des fêtes. De même, Dieu est réputé présent et comblé lorsque le couple s'étreint au sommet du plaisir.

Cette sanctification de la joie physique est un peu bizarre pour certains Chrétiens. C'est sans doute comme cela que s'explique le «Sabbat des sorcières» du folklore médiéval : les réjouissances familiales des Juifs ne sauraient qu'être suspectes aux esprits hantés par la crainte du péché.

Il y a tout de même des limites, même dans les plaisirs licites. Un célèbre rabbin médiéval commente ainsi le verset : «*Soyez saints car je suis saint, moi l'Eternel votre Dieu*» : ne buvez pas comme des ivrognes, ne faites pas l'amour comme des coqs. Que votre comportement, dans le plaisir, reste toujours digne.

La décence est un aspect des précautions dont doit être entourée la vie quotidienne des couples amoureux, sujet du chapitre qui suit.

2

La vie ordonnée du couple et de la famille

Dans un de ses Propos, le philosophe Alain écrit : *«Aristote, le prince des philosophes, dit comme en passant que tout amour est aisément tyrannique. Parole à méditer. Partout où est logé quelque grand amour, il faut attendre quelque grande colère. Car l'amour nie le droit, et compte comme néant ce qu'il reçoit au regard de ce qu'on lui refuse; ainsi, par sa nature, il guette l'offense; d'où l'on peut prévoir des moments difficiles, dès que le jeu des sentiments n'est pas assez soutenu, contenu, orné».* (Propos d'Alain, 29 août 1921).

Cette puissante pensée vient proposer un remède aux tares des diverses amours envisagées dans la première partie : les souffrances de l'Eros, les orages de l'amour-passion, les fragilités de l'amour libéré. Elles suggèrent que les violences toujours prêtes à sévir dans les relations amoureuses doivent être domestiquées, sublimées dans des rites, de vertueuses habitudes, du bon ordre et des fêtes. C'est bien ce qu'impose la tradition juive à ses fidèles.

L'élément le plus significatif à cet égard est l'institution du Chabat. Du vendredi au crépuscule au samedi à la nuit, durant vingt-cinq heures environ, les Juifs religieux s'arrachent à la vie profane avec énergie et méthode, jusqu'à s'interdire tout contact physique avec les instruments du quotidien de la semaine (argent, téléphone, feu, crayon, voiture, etc..) pour se consacrer à une vie gracieuse, familiale, amicale et pieuse. En dehors des cérémonies à la synagogue du soir, du matin et de l'après-midi, tout le temps est libéré pour les réjouissances des repas et des amours. La manière de se saluer entre Juifs, du vendredi après-midi au samedi soir, résume cette parenthèse hebdomadaire dans le temps : «Chabat chalom !» « puisse ton Chabat se dérouler dans la paix ! ».

En plus du Chabat, la vie de la famille juive est rythmée par le retour des grandes fêtes, que l'on attend, que l'on prépare, et qui imposent aux relations dans la parentèle des gestes et des émotions qui les structurent vigoureusement. Les deux occasions les plus spectaculaires sont la Pâque et le jour de Kippour. La Pâque juive est inaugurée par le célèbre repas dit du Séder (la Cène, le dernier repas de Jésus, était un tel dîner). Tout y est conçu pour intéresser les petits enfants et entretenir un climat de joyeuse ferveur.

A l'inverse, la fête du Kippour se passe à la synagogue, dans le jeûne et la prière. Mais elle est précédée, la veille au soir, d'un repas où la famille puise ses forces pour affronter vingt-cinq heures d'abstinence, et elle est suivie d'un joyeux repas de rupture du jeûne. Si éloigné qu'un Juif soit de ses traditions familiales, Kippour est important pour lui. Plus qu'à toute autre fête, c'est l'occasion annuelle de renouer avec son passé ancestral. Mari et femme prennent une vive conscience du fait que ce qu'ils ont en commun dépasse la simple affinité psychologique. Cela redonne vie aux moments les plus forts de leur enfance et de leur adolescence, où l'intensité et la similitude des rituels faisaient que, sans se connaître, le cas échéant, ils vivaient cette journée comme frère et sœur au sein de la famille d'Israël. D'autres fêtes (la Pentecôte, Roch Hachana, fête des sonneries, Souccoth, fête des cabanes, H'anouca, fête des lumières, Pourim, fête de la reine Esther) viennent de la même manière redonner vie à l'histoire de la famille et sanctifier les saisons de l'année.

L'espace familial, comme le temps, est structuré par les exigences de la tradition. La cacherout impose un rangement particulier de la vaisselle, puisque lait et viande doivent être préparés et servis séparément. De surcroît, pendant les huit jours de la Pâque, la nourriture est spécialement

surveillée et d'autres vaisselles sont réservées, afin de fuir tout contact avec du pain et du levain. Ces rangements sont perceptibles tous les jours, et interdisent d'oublier la sainteté des actes les plus humbles.

« Ce couteau, il est pour le lait ? »

« Il y a combien de temps que nous avons fini de manger de la viande ? »

« Ces bonbons, ils sont permis pour Pâque ? », telles sont les questions qui s'entendent usuellement dans les foyers juifs.

Voilà comment la tradition juive soutient, contient et orne le jeu des sentiments, pour reprendre les mots d'Alain.

3

Le respect de la différence

Quiconque assiste pour la première fois à un mariage juif à la synagogue ne peut manquer d'être frappé par le caractère familial et chaleureux de l'événement. Les deux futurs époux sont assis sous un étroit dais nuptial avec leurs pères et mères, face au rabbin et au ministre officiant, les sièges des autres parents se pressant à proximité immédiate. Coupes de

vin, musique, chants ponctuent le cérémonial.

Pourtant, en dépit des apparences, le mariage juif n'est pas à titre principal un événement religieux. C'est un contrat civil, par lequel l'épouse reçoit des garanties d'aide et de protection que lui assure son époux par écrit. Cet engagement est symbolisé par un cadeau (c'est la fonction de l'anneau) que l'épouse accepte librement et devant témoins. Elle reste une personne autonome, maîtresse de ses actes et de ses propos.

Cette autonomie s'exprime dès l'apparition du couple dans le récit biblique. Eve est désignée par le Créateur et par Adam lui-même par une curieuse expression hébraïque : «*ézèr ke-negdo*», qui signifie mot-à-mot : «une aide comme son adversaire» : l'idée d'antagonisme, de résistance est donc présente dans l'essence du couple amoureux. La racine «*négued*» comporte même l'idée d'une équivalence entre les adversaires (elle figure en hébreu moderne dans l'annonce d'un affrontement sportif).

Les commentateurs traditionnels, comme toujours, ont diversement interprété cette expression. Certains y voient une admonestation à l'intention de l'époux : si tu le mérites, elle sera une aide, sinon elle sera une adversaire. D'autres y voient une indication psychologique, mettant l'accent sur l'irréductible

différence de perception entre les conjoints, et l'enrichissement que ce contraste peut apporter au mari : «C'est parce qu'elle est une adversaire qu'elle est une aide, car elle te contraint à réfléchir». Sur ce registre, des auteurs anciens ont attribué à Adam seul le fameux péché d'Eve consommant le fruit défendu à l'instigation du serpent ; la cause en est qu'il a sous-estimé son intelligence et son jugement. Voici pourquoi.

Cette explication procède de la remarque qu'Eve n'était pas née lorsque le Créateur a interdit à Adam de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Elle n'a donc été instruite de cet interdit que par Adam. Or, on observe que dans son discours séducteur, le serpent ne mentionne que l'interdiction de manger le fruit alors que, dans sa réponse, Eve mentionne l'interdiction d'y toucher. Le serpent eut beau jeu de lui dire : «*touche et tu verras, il ne t'arrivera rien; tu peux donc aussi bien en manger*». Selon cette lecture, c'est Adam, de sa propre initiative, qui a fait croire à Eve que toucher aussi était défendu, afin de l'éloigner du péché. Fatale précaution ! L'homme a été puni d'avoir sous-estimé sa femme.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'amour fusionnel de type *philia* ou *agapé* n'est pas absent de la Bible; en particulier, le couple Isaac-

Rébecca en fournit un exemple. Mais le silence qui caractérisait les relations de ces Philémon et Baucis hébreux a eu des conséquences désastreuses dans l'histoire et provoqué jusqu'à nous des souffrances sans nombre.

Le texte nous révèle en effet que des frères jumeaux nés de ce couple, Jacob et Esaü, étaient fort dissemblables. Jacob était calme et studieux, Esaü chasseur et violent. Or, Isaac préférait Esaü et Rébecca Jacob. Pourquoi ?

Les réponses sont variées. Une lecture superficielle suggère qu'Isaac, vieux et aveugle, préférait Esaü parce que celui-ci le nourrissait du produit de ses chasses, dont il était friand. D'autres incriminent aussi la naïveté sénile d'Isaac, mais cette fois en raison de la piété factice que simulait Esaü dans ses propos à son endroit. D'autres encore suggèrent qu'Isaac était parfaitement lucide sur la brutalité d'Esaü et sur la sagesse de Jacob. (Il dit « *la voix est la voix de Jacob et les mains sont les mains d'Esaü* »), mais il considérait que le futur peuple d'Israël aurait besoin de ces deux forces pour réussir, et qu'il était plus assuré d'enseigner à Esaü des vertus de Jacob que l'inverse, Rébecca pensant le contraire.

Tout aurait pu se régler si ces deux parents s'étaient parlé. Or, rien de tel. Rébecca était pétrifiée devant l'inhumaine sainteté de son mari, offert en holocauste par son père

Abraham sur le mont Moriah, et qui devait sa cécité, dit-on, aux larmes des anges tombées dans ses yeux au moment du geste fatal. Incapable de détourner Isaac de privilégier Esaü, Rébecca a dû pousser Jacob à se déguiser pour voler la bénédiction paternelle due à son frère. Ce dernier en a conçu un violent chagrin et a juré vengeance. Le récit biblique s'étend longuement sur la fuite de Jacob et ses conséquences, et la tradition juive identifie Esaü à la civilisation de Rome sous ses divers aspects historiques et Jacob à Israël (c'est d'ailleurs son autre nom). Ainsi un couple trop parfait a causé les malheurs des enfants de ses enfants jusqu'à la fin de l'histoire, faute de féconds affrontements qui doivent concrétiser la vie du couple juif.

4

Tu aimeras ton lointain comme toi-même⁶

Un verset de la Bible, ou du moins un morceau du verset 18 du chapitre XIX du Lévitique, occupe une place centrale dans la théologie chrétienne : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Le judaïsme lui attache

⁶ Ce chapitre s'inspire directement d'un enseignement du Grand rabbin Gilles Bernheim

également une importance centrale, puisqu'il existe une opinion éminente du Talmud qui le considère comme un résumé de toute la Torah.

Toutefois, la lecture de ce verset dans l'original hébreu, replacé dans son contexte et analysé selon les méthodes d'interprétation traditionnelle juives, livre un message très différent de l'ambiance angélique qui se dégage de la traduction ci-dessus. Nous allons y retrouver, sous un autre angle, le climat de tension, d'œuvre à accomplir, de conflit à dépasser sans cesse, qui caractérise la vie du couple amoureux.

Voici la traduction littérale des versets 17 et 18 de ce chapitre :

«Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur. Fustiger, tu fustigeras ton partenaire, et tu ne porteras pas de péché à cause de lui. Ne te venge pas et ne garde pas rancune à l'égard des fils de ton peuple, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Eternel».

Un climat d'hostilité se dégage de cette lecture, que vient atténuer l'ensemble des interdits («tu ne haïras pas...») et que réfute l'impératif final de l'amour. Plus précisément, des commentateurs s'étonnent de la présence de l'expression «dans ton cœur» . En effet, ce que les sacrifices d'expiation sanctionnent, ce sont des actes, des gestes, rarement des pensées ou des intentions.

De là une hypothèse audacieuse : ce qui est donné, spontané, naturel

entre frères, c'est la haine. Les exemples abondent dans le récit biblique. Caïn et Abel, le tout premier couple de frères, s'entretuent. Pourquoi ? Parce que le territoire de Caïn, l'aîné, s'étendait à toute la terre, et Abel est venu l'envahir. Il avait ses parents pour lui seul, et il a dû partager leur attention avec un autre. Il a donc choisi de l'éliminer. Quand l'Eternel lui demande des comptes («Où est Abel ton frère ?»), il répond : *«Je ne sais pas, suis-je le gardien de mon frère ?»*, et la tradition juive complète : *«c'était à lui à être mon gardien. Lui, quand il est né, il était déjà frère, moi non. Il aurait dû m'apprendre».*

Je reviendrai plus loin sur cet affrontement. Pour l'instant, je note que la haine entre frères s'est répétée de génération en génération, celle d'Esau et de Jacob évoquée à l'instant, celle de Joseph fils de Jacob et de ses frères, celle des fils du roi David et celle des fils du roi Salomon, etc.. Comment remédier à cette détestable donnée de départ ?

Une singularité du texte du Lévitique ci-dessus va nous indiquer une voie : à quatre reprises sont mentionnés des interlocuteurs, et sous quatre appellations différentes : ... *ton frère*, ... *ton partenaire*, ... *les fils du peuple*, ... *ton prochain*. Le vocabulaire biblique n'est jamais rhétorique. S'il figure quatre expressions, c'est pour désigner des personnes différentes.

A la lumière de cette remarque, il est possible de lire ces deux versets de la manière suivante : *« ne garde pas dans ton cœur la haine que tu portes, exprime-la auprès de quelqu'un de confiance, qui ne t'en tiendra pas grief, et qui t'aidera à l'analyser et à la surmonter. Alors tu deviendras capable d'entretenir des relations dépourvues d'hostilité avec ceux que tu côtoies, et tu seras alors sur la voie d'aimer toute créature humaine, comme l'Eternel te le demande et t'en donne l'exemple ».*

L'amour apparaît donc comme une tâche, le résultat d'un interminable travail. Et encore, pas n'importe quel travail, comme le suggère le verset qui suit immédiatement.

XIX, 19 : *« Vous observerez mes décrets : tu ne croiseras pas des animaux d'espèces différentes, tu n'ensemenceras pas ton champ de graines hétérogènes, tu ne porteras pas de vêtement tissé d'un mélange de lin et de laine ».*

On s'étonne de trouver ces considérations d'élevage, d'agriculture, et de textile dans la suite immédiate d'un hymne à l'amour. Voyons cela de plus près, sur l'exemple du tissu, le plus parlant.

Le lin est un végétal, la laine un produit animal. Des rabbins ont noté que le lin fait penser à Caïn, l'agriculteur, et la laine à Abel, le berger, qui se sont entretués. Pourquoi Caïn a-t-il tué Abel ? Nous le savons : parce qu'il le haïssait.

Mais peut-être auraient-ils pu discuter, s'expliquer, négocier Le texte dit : *«Caïn dit à son frère Abel. Il arriva qu'ils furent dans le champ, et Caïn se dressa sur Abel son frère et l'assassina»* . Qu'a dit Caïn à Abel ? Rien. La tradition imagine ce qu'il aurait dit s'il avait parlé, par exemple : *« va-t-en de mon champ ! »* . Mais il n'a même pas réussi à dire cela. Abel, de son côté, est coupable de ne pas avoir brisé ce silence. Quand on ne dialogue pas, fût-ce violemment, on est porté à se frapper.

Ce commentaire me fait penser à l'histoire récente de la Yougoslavie. Serbes chrétiens orthodoxes, Bosniaques musulmans et Croates catholiques romains se haïssent depuis des siècles. Mais sous le régime communiste de Tito, ils ne se battaient pas. Sous la garde des commissaires politiques, ils tissaient silencieusement le lin des sédentaires avec la laine des nomades. Quand les gardes ont disparu, ils se sont à nouveau entretués.

Aimer mon prochain comme moi-même, si ce prochain est mon semblable, cela va presque de soi. Le vrai défi est d'aimer celui ou celle qui est différent, qui me conteste, qui serait tenté de me défier. Ce que le texte demande, c'est d'aimer celui-là, mon lointain, dont me sépare une différence de sexe, de génération, d'ethnie, de religion, sans masquer ces différences par des activités communes muettes ou sans enjeu.

Par là se révèle le rôle du dialogue, pourquoi pas des scènes de ménage bien conduites, dans les amours les plus réussies.

5

Vers l'amour fraternel⁷

Caïn et Abel n'étaient pas seulement frères et rivaux, ils étaient aussi les archétypes de deux types de civilisations hostiles : Caïn était sédentaire, et Abel nomade. De toute éternité, ces deux sortes de peuples nourrissent entre eux une méfiance chronique, jusqu'aux agriculteurs Hutus et aux éleveurs Tutsis du Rwanda contemporain. L'histoire médiévale de l'Europe est hantée par les Huns, les Vikings, les Sarrazins, cavaliers et marins qui terrorisent les agriculteurs. L'histoire biblique met en scène l'affrontement séculaire entre l'Égypte, cette oasis où rien ne manque et rien ne bouge, et Babel, ce monde de mouvement, d'échanges et de guerres tribales. Le destin d'Israël oscille entre ces deux pôles, et les temps messianiques sont caractérisés par leur réconciliation. Je m'en suis expliqué dans mon «Petit traité» .

Ici, je note que tout se joue au départ sur l'amour manqué des deux premiers frères. Réussir l'histoire, c'est réconcilier Caïn et Abel, et le récit biblique ne cesse, de génération en génération, de mettre en scène des tentatives dans ce sens. Les premiers frères qui s'aiment vraiment sont Ephraïm et Manassé, fils de Joseph : le premier, homme d'étude et toujours près de son grand-père Jacob, le second, intendant des affaires de son père et toujours en mouvement. A noter que Manassé était l'aîné et Jacob l'a sciemment béni en second comme l'avait fait Isaac mais cette fois sans dommage. C'est en invoquant leurs noms que les pères de familles juives bénissent leurs fils tous les vendredis soirs à l'entrée du Chabbat, pour marquer leur espoir que leurs fils soient comme eux des frères qui s'acceptent et se complètent.

L'affrontement des sédentaires et des nomades s'observe au niveau de la vie quotidienne comme au niveau des nations et des ethnies. Dans toute entreprise industrielle et commerciale se mène une guerre ouverte ou larvée entre fabricant et commerçant du même produit, le premier attaché à la permanence, le second condamné à séduire un client toujours nouveau et exigeant. Dans chaque mairie, les permanents résistent aux élus, toujours fébriles à l'approche des échéances électorales. Dans un hôpital, les administrateurs sont sans

⁷ Cf. *Le couple créateur de l'histoire*, Léon Askénazi, : «L'autre dans la conscience juive, le sacré et le couple». Colloque des intellectuels juifs, PUF 1973

cesse en butte aux demandes financières des médecins, légitimement soucieux de progrès et pour qui la vie humaine n'a pas de prix. Le couple des frères porte donc la virtualité d'affrontements qui se rencontrent au niveau le plus élémentaire de la vie sociale comme à l'échelle de l'Histoire.

La Bible situe ce même affrontement encore plus haut, avant même la création de l'homme. Le texte de la Genèse offre en effet une source de perplexité à propos de la création du soleil et de la lune : « *L'Eternel créa les deux grands luminaires, le grand luminaire et le petit luminaire* » (Gen. 1.16). Alors deux grands ou un grand et un petit ? Le commentaire rabbinique imagine que l'un des deux (la future lune) s'est présentée devant le Créateur en disant : « Deux rois ne peuvent porter la même couronne ». « Tu as raison, je vais te diminuer ». La lune proteste et Dieu lui prodigue diverses consolations, par exemple : tu serviras à compter le temps chez les Juifs; les justes de l'histoire seront des petits frères, comme Jacob le petit, Samuel le petit, etc. Mais la lune n'est toujours pas consolée, et c'est pourquoi les prêtres offraient au temple de Jérusalem un sacrifice spécial à chaque nouvelle lune pour expier cette faute divine.

Ce pittoresque apologue est plus profond qu'il n'y paraît.

En effet, il concerne directement l'opposition entre nomades et

sédentaires, puisque le calendrier des nomades est usuellement réglé sur la lune, et celui des sédentaires sur le soleil. Comme douze mois lunaires donnent onze jours de moins que l'année solaire, le mois du jeûne musulman, le ramadan, par exemple, se déplace d'année en année dans la succession des saisons. Les agriculteurs, dont le travail est par nature saisonnier, se règlent sur le soleil. La singularité du calendrier liturgique juif est de se régler sur les deux à la fois : les mois sont lunaires et les années solaires. Pour cela, on ajoute un treizième mois sept fois en dix-neuf ans, et l'ajustement est parfait. Pâque tombe toujours au printemps.

Nous voilà un peu loin de l'amour, semble-t-il, mais nous en sommes tout près. L'apologue ci-dessus suggère que la coexistence du soleil et de la lune est problématique, ce que Dieu regrette, et Il compte sur les hommes pour résoudre cette tension, sur un dialogue nomades-sédentaires, hommes-femmes, et frère-frère.

Le couple mari et femme, inspiré par les sentiments et par la nature, n'apparaît donc plus comme une fin en soi. C'est une propédeutique au dialogue fraternel, dans la mesure où les différences entre les sexes imposent une recherche de dialogue, alors que des frères peuvent s'y dérober et masquer leur inexorable opposition. On en déduit logiquement, malgré l'audace du

propos, que l'idéal du mariage juif est de faire de sa femme sa sœur.

C'est en effet ce qu'ont réussi les patriarches Abraham, Isaac et Jacob. La philosophe et psychanalyste Eliane Amado Lévi-Valensi⁸ propose une explication de la stérilité apparemment interminable qui a précédé la naissance d'Isaac, de Jacob et de Joseph. Elle commence par observer que le conflit oedipien ne produit ses effets négatifs que dans les familles désunies. Le couple des parents d'Œdipe était séparé quand le drame s'est noué. Quand le père n'aime plus la mère, le petit garçon peut se croire légitime à se l'approprier. Mais quand il perçoit le couple de ses parents comme tendrement uni, il est naturellement porté à envier leur bonheur et à se préparer à fonder à son tour un couple à cette image. C'est quand les parents s'aiment comme frère et sœur sans cesser de s'aimer comme mari et femme (*«Est-ce que je ne t'aime pas autant que si tu m'avais donné dix fils ?»*), dit à sa femme Hanna le futur père du prophète Samuel) que la lignée patriarcale est perpétuée par le couple.

C'est ce qui explique qu'à trois reprises les patriarches Abraham et Isaac présentent leur femme comme leur sœur. En première lecture, il s'agit de ruses douteuses, le mari exposant sa femme aux derniers outrages pour protéger sa propre vie. Mais la protection que Dieu dispense à

l'épouse dans chaque cas suggère qu'il s'agit de bien autre chose. C'est particulièrement clair dans le dialogue entre Abraham et le Pharaon : ce dernier, qui fait de sa sœur sa femme, crime abominable dans la loi juive, rencontre celui qui fait de sa femme sa sœur, modèle de réussite de l'histoire : unir ce que dictent l'instinct et le désir de procréation à la communauté de destin qui résulte d'une ascendance partagée, voilà le vrai projet du couple idéal juif.

L'amour, qu'il soit conjugal, fraternel, paternel ou filial est en fait le cœur de la relation entre le Créateur et ses créatures, comme nous allons le montrer en conclusion.

6

Amour et monothéisme

Dans sa prière du matin et du soir, dès la petite enfance et avec son dernier souffle, un Juif prononce avec ferveur la formule canonique du monothéisme, le « chema ». *« Ecoute, Israël, l'Eternel notre Créateur, l'Eternel est un ».*

Or, les phrases qui encadrent celle-ci dans la liturgie parlent l'une et l'autre d'amour. Celle qui précède dit :

⁸ «Les voix et les pièges de la psychanalyse». Editions Universitaires, 1971

«Béni sois-tu Eternel, qui choisit son peuple Israël *avec amour*», et celle qui suit «*Tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force*». Amour de Dieu pour l'homme, amour de l'homme pour Dieu.

Cette idée est abondamment déclinée dans l'ensemble des textes bibliques, et elle est illustrée par toutes les étapes d'une aventure amoureuse. Emois juvéniles dans le Cantique des Cantiques, déjà évoqué ci-dessus; fiançailles dans Jérémie : « *Je me souviens des temps de nos fiançailles quand tu me suivais dans le désert* » (II, 2); épousailles dans Isaïe : « *Ton Dieu se réjouira de toi comme le marié avec la mariée* » (LXII, 5), et même jalousie amoureuse dans le prophète Osée.

Une autre forme d'amour est fréquemment évoquée dans la liturgie, l'amour paternel : «*Notre père, notre roi*», beaucoup de prières commencent ainsi. «Dieu aura pitié de nous comme un père à pitié de ses fils», etc.

Mais l'amour sous ses différentes formes n'est pas premier dans la découverte de Dieu par l'homme. Précède la crainte. Il s'agit du sentiment qui s'impose à l'homme qu'une loi supérieure le régit, un regard le surveille, jugement et sanction le guettent. «*La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*» (Ps CXI, 10). Le commencement seulement; la suite est l'amour.

Commençons par l'amour paternel, le plus simple à comprendre. Le Créateur se révèle par deux aspects : un roi, qui juge et punit, et un père, qui a le souci du bonheur de ses enfants. Le roi juge chacun selon ses actes passés, le père selon ses actes futurs : un repentir sincère efface les fautes à ses yeux. C'est tout le sens de la fête de Yom Kippour, où les fidèles frappent leur coule pour mériter à nouveau l'amour de leur père céleste.

La métaphore de l'amour conjugal se situe dans une tout autre perspective. Il ne s'agit plus du salut individuel, mais d'une association en vue d'un projet d'Histoire.

Les deux appellations de Dieu qui apparaissent dans le «*chema*» désignent ses manifestations selon le même contraste qu'entre le roi et le père. «Créateur» traduit un terme qui évoque l'horloger de l'univers, l'ordonnateur du grand mécanisme des choses. «L'Eternel» évoque l'interlocuteur de Moïse au buisson ardent, qui dialogue avec chacune de ses créatures et participe aux aventures de l'Histoire en association avec les hommes.

Quel rapport peut-il bien y avoir entre la marche des étoiles et la moralité de mon comportement ?

La réponse juive affirme que c'est le même être suprême, contre toute évidence et contre toute logique, qui assure ces deux fonctions.

Pour comprendre l'audace de cette affirmation, il est utile de la transposer au niveau de l'Etat. Le Créateur serait l'homologue de l'Administration publique, qui gère des masses anonymes, et l'Eternel l'ami personnel de chacun. Le philosophe Alain propose l'agent de police au carrefour Etat comme l'incarnation typique de l'Etat : il fait régner un ordre nécessaire, mais il ne connaît que des automobiles qui s'arrêtent ou qui passent, nullement leurs occupants. La foi monothéiste et l'espérance messianique conduisent à œuvrer pour qu'un jour l'agent connaisse et aime tous les automobilistes, qui tous connaîtront et aimeront l'agent. On voit l'ambition du projet.

C'est ce projet d'Histoire que Dieu avait en vue en créant le premier couple humain. Acte inspiré par l'amour, car Dieu a pris un risque, puisqu'il a voulu l'homme libre. Peu s'en fallut qu'il y renonce, au moment du Déluge. Seuls Noé et sa famille trouvèrent grâce à Ses yeux.

Dieu a donc besoin des hommes et Il sollicite leur amour, c'est-à-dire leur dévouement à ce projet. Cela demande effort, sacrifice, fidélité, ainsi que le prescrit le texte du « chema » (« de *tout ton cœur* », etc.), comme dans un couple fondateur d'une famille.

Le « chema » affirme donc l'unicité divine, malgré la dualité de la révélation entre le Créateur et

l'Eternel, mais il existe une hiérarchie entre ces deux manifestations : « *l'Eternel, c'est Lui le Créateur* » se sont exclamés le prophète Elie et le peuple hébreu sur le Mont Carmel après leur victoire sur les idolâtres. (I Rois VIII, 39).

L'Eternel, c'est Lui le Créateur, *et non pas l'inverse*. Autrement dit c'est le principe d'amour qui est premier, et non pas la création de l'univers. Les lois de la nature ne sont que la conséquence, le décor du projet commun proposé à l'homme par Dieu.

Cette remarque théologique fournit la clé de la différence entre l'amour dans la tradition juive et les autres conceptions de l'amour humain évoquées dans la première partie de cet essai. Les autres conceptions, en particulier l'amour romanesque, mettent l'accent sur l'affinité spontanée des partenaires, une grâce, un don de la nature. Ce serait l'œuvre du Créateur.

A l'inverse, la tradition juive voit dans l'amour une conquête volontaire, le résultat d'un combat, un projet comparable, dans l'aventure de chaque couple, à l'aventure du genre humain tout entier dans sa marche vers la réussite de l'Histoire.

Pour la tradition juive, l'amour entre Dieu et l'humanité, comme l'amour entre l'homme et la femme, autant qu'un don de Dieu à l'homme, est un don de l'homme à Dieu.

Le débat sur la loi du Talion⁹

Le contentieux entre christianisme et judaïsme sur le thème de l'amour s'appuie notamment sur deux versets de l'Evangile qu'il convient d'examiner, car cet examen éclaire encore une fois la conception juive de l'Histoire et de la responsabilité des hommes.

Voici ces textes :

Matthieu V. 38 : « *Vous avez appris qu'il a été dit : oeil pour oeil, dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre* ».

Matthieu V. 43 : « *Vous avez appris qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis : aimez vos ennemis* ». (Traduction Segond)

Dans le Talmud, où la loi du Talion (d'une racine latine qui évoque une équivalence) est abondamment commentée, il est clair que crever l'oeil de celui qui a éborgné son prochain n'a aucun sens : on risque de le faire mourir, et de surcroît un oeil ne vaut pas un autre oeil, ils diffèrent toujours par quelque aspect. Cette expression reflète dans la tradition juive un impératif de réparation pécuniaire, qui doit être fixé par un tribunal en tenant un compte rigoureux de divers aspects :

annexe

la souffrance, l'invalidité, le chômage, le prix du traitement médical, etc..

L'idée de tendre l'autre joue relève d'un tout autre univers. Il s'agit d'un impératif moral au niveau individuel, qui ne saurait s'appliquer aux lois de la cité. Le message évangélique ne se mêle pas de maintien de l'ordre, à l'inverse de la Torah, qui se présente comme un code s'étendant à tous les aspects de la vie collective, y compris le droit civil et le droit pénal. Quant à l'injonction de « haïr son ennemi », elle ne figure nulle part dans la Bible, ce que reconnaissent la plupart des commentateurs chrétiens. Au contraire, on relève dans Exode XXIII.4 : « *Si tu rencontres le boeuf ou l'âne de ton ennemi égarés, rapporte-les lui* », et dans Proverbes XXV. 21 : « *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire* ».

Le texte évangélique peut être compris comme se situant dans une perspective messianique déjà réalisée, où en effet les problèmes politiques ont trouvé un heureux dénouement. Au demeurant, à l'époque où elles ont été prononcées, les paroles évangéliques avaient valeur de résistance à la tyrannie romaine. Depuis lors la

théologie chrétienne en a substantiellement nuancé et enrichi le sens.

La perspective juive, quant à elle, n'est pas différente dans sa visée d'abolition de la violence, mais elle inclut une préoccupation de sanctification du quotidien dans le monde anté-messianique, qui implique une part inévitable de conflits qu'une justice éclairée par la Torah se doit de trancher.

Il reste à expliquer la brutalité surprenante de l'expression même « d'oeil pour oeil », si la visée est une réparation pécuniaire. Il semble que cela renvoie au caractère sacré du corps humain, image du divin dont toute altération est une inexpiable profanation. A la limite, la seule réparation parfaite au niveau du principe serait en effet une rigoureuse symétrie entre agresseur et agressé. Les réparations pécuniaires en tiennent lieu.

Ainsi se trouve mis en œuvre l'amour dans la tradition juive, amour qui ménage l'agresseur et l'agressé, et qui ne s'inspire, ni d'une cruauté impensable, ni d'une charité infinie qui nierait les contingences d'une histoire encore à construire.

¹ Cf. *Argent et violence dans la loi du Talion*. Rabbin Marc Guedj, «L'argent». Colloque des intellectuels juifs. Denoël 1989